



Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies
2010

Écritures latines de la mémoire de l'Antiquité au XVI^e siècle, éd. Hélène Casanova-Robin et Perrine Galand

Monique Bouquet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/12333>

ISSN : 2273-0893

Éditeur

Classiques Garnier

Référence électronique

Monique Bouquet, « *Écritures latines de la mémoire de l'Antiquité au XVI^e siècle*, éd. Hélène Casanova-Robin et Perrine Galand », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], 2010, mis en ligne le 14 septembre 2011, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/crm/12333>

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Écritures latines de la mémoire de l'Antiquité au XVI^e siècle, éd. Hélène C asanova-Robin et Perrine Galand

Monique Bouquet

RÉFÉRENCE

Écritures latines de la mémoire de l'Antiquité au XVI^e siècle, éd. Hélène Casanova-Robin et Perrine Galand, Paris, Classiques Garnier (« Colloques, Congrès et Conférences sur la Renaissance Européenne » 66), 2010, 474p.
ISBN 978-2-8124-0100-8

- 1 Ce volume réunit dix-sept contributions autour de la notion de *memoria* analysée à l'occasion d'un colloque organisé, en mai 2006, par l'équipe de recherche de Paris IV « Rome et ses renaissances ». L'organisation de ces actes répond à une présentation chronologique, en trois sections, respectivement consacrées à l'Antiquité, au Moyen Âge et à la Renaissance.
- 2 La première section présente, pour commencer, une analyse de la conception cicéronienne de la *memoria*, fondée sur une argumentation solide et claire qui guide avantageusement la lecture des autres articles du volume. Dans une approche à la fois anthropologique et éthique, Thomas Guard démontre que la mémoire, constitutive de la nature de l'homme est, selon Cicéron, ce qu'il « construit » en lui-même et ce qu'il établit comme rapport avec les autres. Si la parcelle divine que contient cette faculté lui permet d'échapper au temps et d'envisager l'immortalité, elle sert également de fondement et de garantie aux valeurs essentielles à toute vie humaine (*prudentia, gratia, amicitia*) : grâce à elle, l'individu s'accomplit pleinement, constitue sa propre connaissance en même temps qu'il développe sa bienveillance à l'égard d'autrui. Les trois contributions suivantes illustrent la façon dont l'écriture antique assume cette conception de la mémoire. Simone Viarre, selon qui la dimension affective de la mémoire ovidienne autorise une

métaphorisation de la réalité, montre comment les métamorphoses mnémoniques du poète augustéen ont trouvé continûment écho, depuis le Moyen Âge jusqu'à aujourd'hui, chaque époque se réservant sa propre écoute : appropriation, étreinte ou simple rencontre. Puis, Marie Le Dentu observe l'historien, « agent de mémoire », qui sauve les souvenirs collectifs en les inscrivant dans les consciences individuelles, quel que soit son choix de les enregistrer à des fins de *pietas* (tel Salluste) ou de les élucider d'un point de vue conjoncturel et personnel (tel Tacite). Enfin, Géraldine Puccini-Delbey parcourt l'espace étendu de mémoire qu'Apulée accorde à la philosophie, à la religion et à l'histoire : l'adepte de Platon invite à lire la mémoire du passé et à la perpétuer par l'écriture autant pour accéder à la connaissance vraie que pour définir sa propre identité ou élever son âme en faisant œuvre littéraire et morale.

- 3 Ces études consacrées à l'Antiquité, quoique ponctuelles, couvrent un champ générique élargi (poésie, histoire, philosophie) et constituent une base solide pour quiconque souhaite retrouver, dans d'autres textes de l'Antiquité latine, une *humanitas* dont la mémoire se révèle totalement indissociable.
- 4 La seconde section regroupe six contributions dont la variété reflète celle des formes de remémoration au Moyen Âge. Toutefois, qu'elle s'identifie à un devoir funèbre ou à une hantise d'être soi-même oublié, la remémoration médiévale engage toujours à la méditation et à une mise en regard de l'antiquité et de la modernité, dans des pratiques de lecture, d'écriture, de restauration textuelle ou de traduction. Les articles de cette section invitent le lecteur autant à participer à une mémoire collective qu'à évaluer la pratique mémorielle d'individus qui ont le souci de revisiter présentement le passé, au profit de la postérité.
- 5 La contribution d'ouverture embarque le lecteur dans le sillage de « porteurs de rouleaux » dont la mission est d'accomplir un devoir funèbre. Pascale Bourgain informe savamment cette célébration de la mémoire et, au gré des étapes et des rencontres qu'elle narre d'un voyage de confraternité de prières, démontre avec habileté comment le rituel de la pratique funèbre cède le pas à l'innovation, et l'inscription au jeu littéraire. Le devoir rendu au mort devient distraction tant pour l'officiant que pour le lecteur de l'article qui se divertit au fur et à mesure qu'il découvre les vers inscrits sur un rouleau, toujours grossi, qui garantit la mémoire. Plus individualiste est la préoccupation mémorielle que Christiane Veyrard-Cosme impute à Alcuin, l'épistolier. Le souvenir et l'image de soi que laisse la lettre trahissent la hantise de l'oubli et la perte de cette lettre. L'écriture métaphorique, assortie d'une sorte de comptabilité affective, constitue un capital que réactive le *nomen* de l'auteur, dans l'esprit du lecteur – ou relecteur – qui devient légataire de mémoire. La mémoire est également à l'œuvre dans la réécriture, telle celle en prose d'un *carmen*, comme en témoigne Hraban Maur dans son *In honorem sanctae crucis*, dont la dimension artistique et méditative, selon Michel Perrin, garantit la mémoire des grands textes patristiques et bibliques.
- 6 Faculté inhérente à l'homme, la mémoire sert aussi de fil conducteur à qui veut comprendre le cheminement littéraire des *arts poétiques*, de l'Antiquité au Moyen Âge. Qu'il s'agisse de recueillir la mémoire antique, de l'adapter ou de la métamorphoser, elle demeure un « ferment actif » de la modernité et Danièle James-Raoul s'emploie à attester la présence continue, dans le discours littéraire, de la tradition antique soumise à transformation. Mais au-delà de ce réemploi structurel du patrimoine antique, il y a aussi l'utilisation qui peut en être faite dans un contexte politique et personnel bien circonscrit. Ainsi, Florent Rouillé, dans son analyse de l'*Anticlaudianus*, révèle un Alain de

Lille qui, dans le sillage de l'école de Chartres, entend redonner tout leur poids scripturaire aux « géants » de l'Antiquité et qui, en véritable « satirique », dénonce les pratiques de ses contemporains, les vouant à l'oubli en leur opposant les modèles passés. Lorsqu'Alain de Lille vise une cible particulière telle que Joseph d'Exeter, il met en évidence sa médiocrité en invoquant le souvenir d'une autorité (Horace en l'occurrence) ou il le tance sévèrement, dans une perspective augustinienne, parce qu'il détourne ses lecteurs de préoccupations spirituelles. La réminiscence des modèles de l'antiquité classique et tardive alimente la charge de l'homme d'Église qu'est Alain de Lille, contre les poètes de cour qui préfèrent une « logique mondaine » à une ambition chrétienne. La tradition antique est sous-jacente également dans les textes « traduits » en latin, à partir notamment des textes grecs transmis par des passeurs arabes. Jean-Marc Mandosio expose, avec maestria, le choix qui s'impose entre « humanisme et barbarie » à ces traducteurs médiévaux dont les choix linguistiques se surimposent à ceux d'établir et de restaurer les textes dont ils disposent. La mémoire est déterminante chez le traducteur qui doit minutieusement dépasser son savoir de l'antiquité pour examiner celui de sa source arabe et faire le tri entre l'imitation, l'amplification etc., afin de réduire ou de rénover le texte d'origine, de l'établir et le traduire selon son propre rapport à la pensée et aux langues de l'antiquité.

- 7 Pour clore cette section, Laure Hermand-Schebat et Isabelle Diu invitent à suivre Pétrarque et Érasme lorsqu'ils considèrent le rôle de la mémoire dans les différentes pratiques littéraires que sont la lecture, l'écriture, l'édition textuelle et la traduction. Dans le premier de ces deux articles, on apprend que Pétrarque distingue deux types de mémoire : l'une personnelle qui permet une appropriation par le lecteur ou l'écrivain, l'autre, artificielle, qui autorise la mémorisation avec l'aide de quelque technique. Laure Hermand-Schebat, s'intéressant à la mémoire personnelle, corrélée à la lecture et à l'écriture, met en avant les arguments avancés par le lecteur et écrivain qu'est Pétrarque : la lecture empêche l'oubli, surtout si elle s'accompagne d'annotations marginales ; curative et salutaire, elle encourage la méditation personnelle : aliment de vie et principe d'élévation de l'âme, elle permet d'oublier le présent et d'échapper au temps ; méditative et dialogique, elle est à la marge de deux mémoires, celle de l'auteur du texte et celle du lecteur. Quant à l'écriture, qui retient le souvenir de ce qui a été médité, elle implique le présent dans la reconstruction du passé, au profit de la postérité. L'étude suivante montre comment Érasme fait de la mémoire le fondement du travail d'édition des textes originaux autant que de leur traduction, qui garantit leur interprétation et leur transmission. L'éditeur, véritable « restaurateur », quand bien même sa mémoire est trouée ou lacunaire, par son soin philologique s'approprie le texte au point de le recréer. Le traducteur fait de la mémoire un écho d'une langue dans une autre, d'où il ressort un partage du savoir. Rétablir la mémoire, c'est se l'approprier pour lui donner sens.
- 8 La remémoration, pratiquée collectivement ou individuellement, quel que soit le domaine qui la sollicite, ne cesse de garantir la solidarité du passé, du présent et du futur, et, dans le cas de la littérature, elle impulse une innovation qui signe la modernité de toute production. Ce rapport au temps s'affirme davantage encore dans la période suivante.
- 9 La troisième section consacrée à la Renaissance regroupe cinq contributions qui examinent le traitement de la mémoire dans des poèmes néo-latins, et couvrent assez largement les différents espaces de la création littéraire, mettant en évidence tant la particularité du genre privilégié par un auteur que la fonction toute singulière qu'il assigne à la mémoire. C'est l'examen d'un épithalame, composé par Gabriele Altilio, qui

ouvre cette section. Dans ce poème, selon John Nassichuk, la mémoire affère à un cadre à la fois régional et littéraire. L'épithalame, composé en l'honneur d'Isabelle d'Aragon, conjugue une remémoration de sources antiques avec une esthétique essentiellement napolitaine. Ainsi tradition et actualité se trouvent imbriquées dans ce poème irrigué de sources anciennes (Homère, Théocrite, Virgile, Stace) tandis que des explications étiologiques de facture ovidienne servent une histoire familiale contemporaine. Altilio réalise un éloge du présent dans lequel la « mémoire traditionnelle » cautionne la tradition collective du Royaume de Naples, la primauté, dans l'écriture inventive, revenant à l'esthétique napolitaine. C'est à un autre genre, celui de l'églogue, et à un autre auteur, Pontano, que s'intéresse Hélène Casanova-Robin. Si toute parole poétique détient en elle-même, du fait de l'oralité, une vertu commémorative, l'églogue excelle sur ce plan, comme l'atteste la seconde églogue que Pontano consacre à la mémoire de son épouse défunte. La réminiscence de l'églogue virgilienne est centrale, en raison de la place apportée au *cortex* qui ouvre et clôture le poème et aux voix qui « se souviennent ». Augmentée de *loci* mnémoniques empruntés à Pétrarque, elle participe aux tableaux-souvenirs qui construisent l'image de la défunte. Une double modalité commémorative, auditive (à la faveur mnémonique du langage musical) et littéraire dans l'écho entendu des deux poètes précités, sert d'appui à une expression personnelle qui renouvelle la parole poétique. Ainsi la matière antique et médiévale, informant une nouvelle poésie selon une métamorphose qui la perpétue tout en offrant la gloire au poète et à sa défunte épouse, fait de l'églogue pontanienne autre chose qu'une pièce de circonstance. C'est à Sannazar que Marc Deramaix s'intéresse pour signaler l'importance du *memini* napolitain. Le poète ne cesse de mêler le passé et le présent, recourant à des symboles mémoriels variés et originaux. Telle l'urne dont la transparence interdit l'oubli d'un des cailloux-souvenirs qui s'y sont accumulés, tel le *designo* dans lequel le poète revendique la mobilisation de ses connaissances littéraires antiques et de ses souvenirs personnels, à Naples ou ailleurs, comme autant d'étapes de sa création poétique, au gré d'une mémoire involontaire ou guidée. Dans l'*Arcadia*, qui remémore de façon mêlée les visages d'amis disparus ou vivants, comme dans le *De Partu Virginis*, Sannazar fait se rencontrer Virgile et la théologie chrétienne, lorsque les bergers « évangélisent la bucolique virgilienne » en se rendant à la grotte de la Nativité ou lorsqu'il s'agit de rappeler des prophéties. Aussi singulier, et ambigu, est le traitement de la mémoire dans le « tombeau », intitulé *Nénies*, que Macrin consacre à son épouse trop tôt disparue. Perrine Galand souligne l'appropriation par Macrin des préceptes antiques (notamment de Ménandre) en matière d'éloge funèbre, avant de mettre en exergue l'originalité structurelle du recueil et la réflexivité de la composition. Le poète se représente en train d'immortaliser la disparue et choisit de composer des « plaintes » parce que sa douleur interdit la consolation qui, traditionnellement, fait suite à la monodie funèbre. Ses tentatives d'anamnèse se heurtent à des obstacles qui le font osciller entre deux mémoires « consolante » et « désolante », la dernière l'emportant du fait du vécu de l'époux, absent lors du décès de l'aimée. Ravivée, la mémoire cause la douleur ; fuyante ou sélective, elle incite au rêve ou à l'idéalisation et interdit de reconstruire la véritable identité de la défunte. Les *Nénies* reposent sur un dysfonctionnement mémoriel propre à un homme qui livre sa douleur aux autres hommes. Et c'est sur la mémoire de l'exilé que se clôt cette dernière section. Karine Descoings souligne le caractère hybride de l'élégie d'exil qui relève autant d'une remémoration curative que d'un entretien du deuil. Ovide et Lotichius, qui s'en inspire, font de l'exil un stimulant mémoriel, entre désir et regret. Dans la poésie ovidienne, la nostalgie qui renforce l'attachement au lieu et au temps perdus, qui idéalise le passé et

déplore le présent, rend compte de la difficulté poétique car l'exil est à la fois une entrave au talent en même temps qu'un aiguillon de création. L'élégie lotichienne, tel un tombeau, conserve le souvenir de ce qui n'a pu advenir ; privilégiant le passé, elle installe l'avenir dans un état de rêve, possiblement dangereux. Rendre présent le passé s'avère alors et lénifiant et déchirant.

- 10 Une bibliographie générale, un index des auteurs cités et une présentation des contributeurs occupent les dernières pages de ce volume qui, quoique balayant une longue période et explorant des terrains de « mémoire » extrêmement variés, atteste une unité qui fait que, sans jamais encombrer la mémoire du lecteur, elle l'enrichit des fruits d'investigations érudites et rarement pédantes. Seule la numérotation des notes peut indisposer ce lecteur s'il cherche à retrouver, par exemple, la note 38 (cf. p. 220), dans un système de numérotation réinitialisée à chaque page où aucun exposant n'excède le chiffre 5.